

Blanche-Neige et les sept nains

Martin Girard

Numéro 173, juillet-août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, M. (1994). Blanche-Neige et les sept nains. *Séquences*, (173), 53–55.

BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT NAINS

Premier long métrage d'animation de l'histoire du cinéma américain, **Snow White and the Seven Dwarfs** constitue le dernier bastion contre l'invasion des films sur vidéocassettes. En effet, les studios Disney sont parvenus jusqu'à maintenant à ne pas sacrifier leur plus grand classique au bûcher du petit écran. Mais cette résistance tire à sa fin, puisque le film sortira sur vidéo à l'automne, longtemps après **Pinocchio**, **Bambi** et **Fantasia**. Disney avait jusqu'à maintenant la lucrative habitude de ressortir ses classiques sur grand écran à intervalle de cinq ou dix ans. Mais le marché de la vidéo est trop colossal pour que quiconque puisse l'ignorer. **Snow White**, donc, sera dans tous les clubs vidéo en octobre et c'est à cette occasion que j'en fais le sujet de cette édition de *Revue de presse*.

En 1934, lorsque Walt Disney suggère pour la première fois à ses collaborateurs la possibilité de produire un long métrage d'animation, son rêve est accueilli avec scepticisme. Lorsque la production se met en chantier deux ans plus tard, le tout-Hollywood n'y croit pas. Les gens de l'industrie ne peuvent pas se persuader que des adultes payeront pour voir un *cartoon*. Il faut dire qu'à l'époque, les films d'animation sont encore considérés comme de simples hors d'œuvre au programme principal, une sorte de prime incluse dans le prix d'entrée. Ils sont rarement plus longs que six ou sept minutes.

L'incrédulité des gens du milieu ne fait que s'accroître au fur et à mesure que les rumeurs entourant les problèmes de production se multiplient. D'abord fixé à 250 000 dollars, le budget du film est rapidement dépassé. Disney doit hypothéquer son studio et sa maison, en plus de demander à ses employés de faire du temps supplémentaire sans salaire! Durant la période de production qui se prolonge sur deux ans, le studio

Disney continue en plus de sortir ses cartoons traditionnels, 66 en tout!

Pour éviter la faillite, Disney se voit même obliger d'organiser en catastrophe une projection à l'intention du président de la Bank of America, Joseph Rosenberg, qui finance le studio. Six mois avant la fin de la production, ce dernier a droit à une avant-première constituée de séquences partiellement montées, animées et colorées. L'enthousiasme de Disney, qui comble les manques par des descriptions volubiles, suffit pour

budget final du film s'éleva à 1.3 million.

L'importance historique de **Snow White** ne se mesure pas seulement en termes de découvertes techniques. Le succès du film engendra littéralement un nouveau genre à Hollywood, c'est-à-dire le long métrage d'animation. En outre, il permit à Disney de renflouer son studio et de l'agrandir pour entreprendre la production de **Pinocchio**, **Bambi**, **Fantasia**, etc. La tradition se poursuit d'ailleurs avec un certain bonheur (**Beauty and the Beast**, **Aladin**, **The Lion King**).



Blanche-Neige

convaincre Rosenberg. À partir de ce jour-là, des rumeurs plus positives se mettent à circuler: Disney prépare un chef-d'œuvre!

Le soir du 21 décembre 1937, au cinéma Carthay Circle à Hollywood, les grands noms du cinéma américain se pressent pour assister à la première mondiale du film. C'est évidemment un triomphe. Lors de sa première sortie en salle, **Snow White** rapporte 8 millions de dollars. À l'époque, un billet de cinéma coûtait 30 cents. Les recettes du film atteignent aujourd'hui les 350 millions. Le

La critique de l'époque est unanime pour encenser le travail de Disney et de ses artistes. Notons tout de suite que **Snow White and the Seven Dwarfs** est l'œuvre de deux réalisateurs: Dave Hand et Norman Ferguson. Ce sont eux qui ont supervisé le travail des nombreux animateurs ayant contribué au film. Le rôle de Disney lui-même demeure cependant capital et on lui attribue généralement la paternité artistique et spirituelle du film. Cela dit, les critiques ne mentionnent presque jamais le nom des réalisateurs officiels.

Dans l'ensemble, les journalistes sont d'abord agréablement surpris de constater qu'il est possible de passer 80 minutes devant un cartoon sans se lasser. Ensuite, c'est le travail purement technique qui enchante. Il faut dire que pour ce film, Disney et ses collaborateurs ont développé plusieurs techniques inédites pour créer des effets convaincants de pluie, de brouillard et de feu.

Les animateurs de Disney ont également employé le rotoscope, une technique très critiquée d'ailleurs, qui permet d'imiter les mouvements humains en calquant sur dessins les gestes d'un acteur. Réalisées en dernier et parfois en vitesse, les séquences impliquant le prince souffrent tout particulièrement de l'emploi de cette technique. La caméra multi-plan, inventée par Disney à cette

du divertissement qui prouve que la durée n'est pas un handicap à condition que la qualité soit au rendez-vous.»

Le 29 décembre, *Variety* publie une critique enthousiaste: «Il n'y a jamais rien eu de comparable à **Snow White and the Seven Dwarfs** de Walt Disney (...). L'illusion est si parfaite, la romance et la fantaisie si tendres, l'émotion si forte, car les personnages se comparent quasiment à de vrais humains, que le film atteint une véritable grandeur. C'est une oeuvre inspirée et inspirante, qui obtiendra un succès énorme.» La même semaine, le *Time* surenchérit: «**Snow White** va durer très longtemps, en fait ce film sera encore parmi nous même lorsque les plus grandes stars de Hollywood seront tombés dans un sommeil d'où aucun prince ne pourra jamais les sortir.»

tion de Walt Disney d'après le conte des frères Grimm (...). Laissez tomber toutes vos appréhensions: monsieur Disney et son extra-

bien d'autres depuis. Certains critiques ont profité des diverses rééditions du film pour en

«Inusable, Disney offre toujours les sucreries de Noël. Blanche-Neige est éternelle. La fadeur inaltérable.» - Art, 1962

ordinaire équipe technique se sont totalement surpassés. Le film est largement à la hauteur de nos attentes. C'est un classique, aussi important cinématographiquement que **The Birth of a Nation** ou la naissance de Mickey Mouse. Rien de semblable n'a jamais été fait avant, et déjà on en redemande! Encore, s'il-vous-plait!»

Aussi exaltée soit-elle, cette critique de Frank S. Nugent donne une bonne idée de l'enchantement que le film suscite. Il faut dire que les États-Unis sont plongés en pleine dépression. La fantaisie colorée de **Snow White and the Seven Dwarfs** permet aux spectateurs de se perdre dans un univers artificiel complètement hors de l'ordinaire. Les seules vraies critiques que le film suscite lors de la sortie proviennent de parents inquiets de voir leurs tout-petits effrayés par la sorcière.

Plus rares sont ceux qui reprochent à Disney d'avoir édulcoré le conte des frères Grimm. Il est vrai que, selon une méthode qui deviendra habituelle chez Disney, les passages les plus effrayants sont laissés pour compte durant le processus d'adaptation. Il ne fallait tout de même pas s'attendre à ce que Disney inclut dans son film le moment où la méchante reine dévore les entrailles d'un cerf en croyant qu'il s'agit de ceux de sa rivale! Quand même...

Il faudra attendre le passage du temps pour que les critiques se fassent plus acerbes. De nos jours, les critiques blasées ne tiennent plus compte de l'effet de nouveauté et de surprise que **Snow White** possédait en 1937. Ils en ont vu

dénoncer les côtés trop mignons, apprêtés et sucrés.

Certains l'ont fait avec une méchanceté qui ignore toute nuance, comme Danièle Heymann dans *L'Express* du 3 décembre 1973: «Elle a près de 40 ans. D'accord, elle ne les paraît pas. Blanche-Neige, sortie des studios Walt Disney en 1936 (sic), revient en force dans cent salles françaises, le 5 décembre. (...) tous ceux qui ont aujourd'hui 40 ans (...) risquent, en retrouvant ce «chef-d'oeuvre» avec leurs yeux d'adultes, de voir s'écrouler leurs souvenirs d'enfants. Blanche-Neige? Une idiote. Le Prince? Un benêt. Les animaux? De petits esclaves serviles. Les sept nains? D'affreux vieillards, sales et vicieux. Simplet, surtout, qui porte les stigmates d'un grave dérèglement glandulaire, imberbe, édenté, vouant à la Princesse une fidélité libidineuse». Et ainsi de suite, le reste étant du même acabit méprisant et, justement, méprisable.

Dans le journal *Art*, en 1962, on peut lire ces lignes à peine moins féroces: «Inusable, Disney offre toujours les sucreries de Noël. **Blanche-Neige** est éternelle. La fadeur inaltérable. Des peuples d'enfants y trouvent leur bonheur. Personnages léchés, humains alanguis, animaux doux et mièvres, la romance flatte jusqu'à l'écoeurement. Univers sans relief et sans vie, menacé par la gentillesse, épuisé par la mollesse, le mauvais goût s'y glisse doucement, poisseux comme un sirop. La joliesse l'emporte toujours sur la beauté. La délicatesse s'appelle platitude. Tout veut plaire. Le prince charmant a les



Une des vilaines les plus saisissantes de Walt Disney.
La Reine, belle-mère jalouse de Blanche-Neige.

époque, est d'un plus grand intérêt; elle permet de photographier plusieurs images superposées afin de créer l'illusion de la profondeur de champ.

Le lendemain de la première mondiale, le *Hollywood Reporter* publie la première critique parue sur le film: «C'est un chef-d'oeuvre

La première new-yorkaise se déroule au Radio City Music Hall le 13 janvier 1938. Le lendemain, le *New York Times* salue l'événement: «Une pure fantaisie, délicieuse, gaie et complètement captivante, voilà ce qui a illuminé l'écran hier lors de la première du très attendu long métrage d'anima-

charmes d'un mannequin. Figé, immobile, il n'est que la caricature malheureuse d'un homme niais qui joue au bellâtre. La princesse cède au même mouvement. Vénusté de commande, la lâcheté du trait et les compromissions du dessin sont là pour rassurer les âmes innocentes.»

Et pour enfoncer le clou, l'auteur ajoute: «Anti-artiste jusqu'au fond du coeur, commerçant roublard, Disney vous tend la main. Complaisant attentif et bavard, il vous conduira dans un monde débonnaire où tout reflète une hideur pomponnée qui prend au réalisme ses armes les plus basses».

Plus pondéré, le critique du magazine *People* écrit lors de la réédition du film en 1993: «Blanche-Neige est de retour, pas plus intelligente qu'avant. Dans ce film enchanteur qui ressort sur nos écrans, la petite princesse assume de nouveau ses tâches ménagères

plus audacieux (c'est évident!) le tempérament d'un Tex Avery ou d'un Max Fleischer, il faut bien, à chaque réédition, saluer le travail d'un précurseur qui n'éprouva aucune mauvaise conscience à oeuvrer pour les masses, les familles et les enfants. Et si **Blanche-Neige** a incontestablement vieilli par le trait un peu mièvre et la technique depuis perfectionnée, il faut tout de même replacer l'oeuvre dans son contexte.»

Evidemment **Snow White and the Seven Dwarfs** mérite plusieurs des reproches dont on peut l'accabler aujourd'hui. Le principal étant bien sûr le sexisme dans la conception des deux personnages féminins: la Reine et Blanche-Neige. La première est obsédée par sa beauté, tandis que l'autre ne fait que rêver à son prince charmant, cuisiner et faire le ménage. De nos jours, **Snow White and the Seven Dwarfs** ne constitue pas exacte-



Blanche-Neige et les sept nains

au sein d'une relation platonique avec sept petits mâles et elle ne peut toujours pas dire non à sa méchante belle-mère qui lui offre une pomme empoisonnée. (...) On est toujours aussi surpris de constater l'étourderie excessive de Blanche-Neige (...).

En 1973, Guy Braucourt, du journal *Les Nouvelles littéraires* résume un peu la pensée des critiques modérées en écrivant ceci: «L'on a beau aujourd'hui afficher une attitude de mépris pour l'esthétique de Disney, et estimer

ment un spectacle exemplaire pour les petites filles qui espèrent autre chose dans la vie qu'un prince charmant et une batterie de cuisine.

Exemplaire ou pas, le film prendra bientôt d'assaut tous les clubs vidéo du continent. L'occasion est bonne pour revoir cet incontestable classique qui, gageons-le, sera plus durable que n'importe lequel de ses critiques...

Martin Girard

BD de la feuille à l'écran

Moins connu que Clark Kent ou Bruce Wayne, Eric Draven (**The Crow**) appartient pourtant à la même catégorie de personnages que ces deux illustres prédécesseurs: celle des super-héros de *comic books* américains, des justiciers masqués (ou maquillés) qui luttent contre les forces du Mal afin de faire triompher l'ordre, la justice et les bonnes valeurs de l'Oncle Sam.

Depuis une vingtaine d'années, une vague déferlante de super-héros de BD a envahi grand et petit écrans à la joie ou au désespoir des bédéphiles. Phénomène de mode, ce soudain regain d'intérêt des producteurs hollywoodiens pour ces super-héros de papier n'est que la conséquence logique de l'évolution de la bande dessinée elle-même qui, de petite distraction réservée exclusivement aux enfants, est devenue un art à part entière avec ses stars, ses festivals, ses récompenses et ses cours magistraux en universités. Il n'est plus aujourd'hui honteux d'aimer la bande dessinée et comme celle-ci touche principalement la tranche d'âge (15-30 ans) qui va au cinéma, le mariage de ces deux arts n'est que plus évident.

AU BON VIEUX TEMPS DES SERIALS

Même si le phénomène s'est énormément amplifié à partir de la fin des années 70, l'adaptation de bandes dessinées au grand écran n'est pas un phénomène nouveau. Dès les années 30, producteurs et scénaristes américains ont largement puisé dans les *comic books* afin de trouver de nouveaux personnages capables de captiver les foules. L'époque est aux *serials*, aux doubles programmes, au mystère et à l'aventure.

Flash Gordon sera un des premiers super-héros (de science-fiction) à prendre vie à l'écran. Né en 1934 de l'imagination d'Alex